

Encre noire

Anne Peyrouse

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyrouse, A. (1999). Encre noire. *Moebius*, (81), 119–121.

ANNE PEYROUSE

Encre noire

Je suis saoulé à n'en plus finir. Je cherche les vivants qui portent ma joie. Salon jaune des petits vices, le reflet de nos corps s'amuse lorsque tombe le vêtement la mémoire trouve son écho à l'odeur des ventres.

J'ai besoin d'un soleil lové. Je me découvre plus vaste que l'amour. Des mots tendres repassent mes heures. Se perdent de nuages. Je crois à la vertu des cieus, à l'élastique tendu entre deux chaises. Petite, je joue.

J'observe les femmes à leur toilette, les femmes à leur sein. Leurs hanches vont et viennent, marquées d'une fleur de lys elles filent la soie. Douces et sœurs, elles dansent les pieds nus autour du monde. Elles dédicacent leurs mains posent des pièges nul doute que se cache l'amour sous l'étendard.

Ô comme il est beau ce lit où s'épanouit le refrain de leur corps. Elles éveillent l'été, courent le firmament et le vestiaire des hommes.

*

J'offre mon ventre à leurs archets et ma peau basanée tourne au vif. Les regards lèvent ma robe d'encre où se cache mon sexe. J'observe ma force. Jeunes saisons, je couche mon sang à côté du vôtre. Mes épaules se cueillent ainsi qu'une plainte farouche.

J'épouse doucement l'attente. Le vent nourrit les os. Je suis choyée la lune berce le pont des soupirs.

Venise s'arrondit. Je suis une barque prisonnière des désirs.

Laissez-moi vivre la nudité des jours. Les jardins m'envahissent telles des caresses nocturnes. Le silence tourne ses destinées à l'intérieur des filles. Ma lèvre frémit; la ville se ferme. Mes yeux sont des puits où j'étire le noir. Qu'entends-je? Quelques dentelles évasées, quelques couleurs sur les tableaux. Le petit pan de mur arrête les gestes. Une jouissance à venir.

*

Septembre frissonne en moi. J'habite un fleuve roux. Lorsque l'eau coule dans mes bottes, mes sœurs naissent comme des biches.

Tant de robes fleurissent qu'elles oublient les convenances. Elles unissent leurs armes blanches à la mémoire elles jettent leur fièvre. Épuisées, elles dorment sous les fougères. Octobre s'ouvre à la chasse et janvier brame la faim des autres.

Janvier est une naissance fermée sur la maison. Le pain donne l'odeur aux langes. C'est une matinée blanche qui rend fous les pleurs. Je glisse sur les murs et me fiance à la mère.

Je sens ma langue dans son lait. Je suis née dans le vert de ses yeux et à bout portant du désir. Les grands maux longent ce siècle où mon berceau se couvre d'elle. Rouge ocre mouillée, je dors.

*

Lorsque les divans s'enfoncent, je me découvre parsemée. Je prends les fruits, les greniers et les soupirs. Des fêtes transportent mes pieds. Je danse seule parmi les feuilles. La semaine étale son linge. Tout mène au corps. Même les oiseaux fiers et rouges. Une voix glisse sous la neige. Charme les vagabonds et enlève la poussière des chemins.

Un chocolat chaud défait les rêves des reflets dans la tasse. Tu te mêles à ma bouche.

Un baiser éclate de bourgeons et ma langue sème le doute.

Il me faudrait une chambre où ranger ma chair
comme un désir de pouliche.

J'y amènerai le parfum de mes hanches la gour-
mandise des herbes pour bercer l'aube sur la prémisses
des lits il me faudrait des cahiers alanguis de caresses.

*

Je sens la détresse et la mouillure des tempêtes.
Mes yeux brillent comme des corbeaux. Mes dents ser-
rent la vie. Les matins glissent dans mes veines. Je
m'éveille au fond des gorges dévoile un pays qui
frise l'indécence sous la mousse des doigts. Je retrouve
les saisons. Ma promenade entre leurs bras. Laissez-moi
boire le monde comme un souffle hurlant! Laissez-moi
voir les lièvres heureux à la pointe des fusils! Je vais
jusqu'aux champs de bataille où s'affrontent nos peaux.

De grands sabots enfoncent mon rire. J'ai peur
sous les buissons. Je hais la ruine des guerres le soleil
éclaté sur la mer les dernières heures de Birmanie à
Zagreb le sang infiltre les fougères à coucher leurs
plaies la terre gonfle ses enfants elle laisse des graf-
fitis et la tristesse vide mes mains. Suis-je prédestinée
à ouvrir mes cuisses? À sortir mes pas?